

schize. C'est à partir de nous que cette effusion a lieu où notre vie, notre vue, s'extravase. Nous, engagés dans la plaie du visible, coincés là dans la glotte du visible. Qui en défaillie ? Aussi cette question : « Quelle place pourrions-nous occuper dans la peinture ? » n'a-t-elle pas vraiment de sens. Car c'est le visible, la peinture qui nous *occupe* et c'est bien pour cela, qu'en retour, nous essayons de nous occuper d'elle. Sans pour autant avoir place en elle.

La tentative du critique (de Vasari à J.-L. Schefer) est désespérée : la peinture ne nous fait pas de place, et la rage de l'écriture peut seule, à la fin, pallier à son farouche entêtement. La peinture est ce qui ne nous fait pas vraiment de place : c'est pour cela que nous l'aimons. Elle vient à nous, nous occupe ou se détourne. Mais « nous » ne désigne pas ici ma majestueuse personne ni un docte collège, seulement les brefs moments d'interprétations — qui peuvent être fictionnels — dont nous sommes capables, c'est-à-dire coupables, vis-à-vis d'elle. Dans la plaie du visible, là, entre les lèvres, nous prêtons à la peinture qui nous occupe, qui nous dérange. Ne serait-ce que des intentions. Toujours plus d'intentions d'ailleurs. Nous prêtons à fonds perdus sans doute. Soit donc quelques attentats, en zone occupée, très localement, très abruptement. Nous ne nous occupons pas d'elle, ne nous occupons pas d'une place à gagner ou à défendre en elle — elle, ce corps morcelé, fétichisable. Nous coupons dans le visible des lieux — transitoires, transhistoriques — que nous nommons « peinture » et qui nous font dresser l'oreille.

Or, à parcourir en ses différents espaces cette onzième Biennale de Paris, rien ne nous fait dresser l'oreille. Ce n'est pas la morosité qui nous saisit, ni la tristesse, ni l'ennui : le vide. Le vide du visible, son épuisement, son tarissement. Entropie. Le point nul. Le point de nullité nulle atteint. Tout cela, tout ce bric-à-brac mal exposé, mal accroché, mal déposé, ne s'occupe pas de nous, ne vient pas nous occuper, nous envahir, nous posséder. Tout cela

ne vient pas trancher en nous la vue (la vie), ne vient pas nous couper le souffle, ne descend pas dans les plis de la gorge nouée. C'est là. C'est là et c'est tout. Il s'agit d'un art du « c'est là », du « c'est comme cela », du « c'est ainsi ». Non pas un questionnement : des œuvres qui sont seulement les gadgets inutiles d'une société en proie à la surproduction, à l'encombrement des circuits. Et il faudrait, et l'on compte sur nous pour cela, s'en arranger !

Il n'en est pas question. Même à trouver des essais, bien pâles, bien timides, d'explication, de justification : hétérogénéité des critères utilisés par les différentes sélections nationales, faible budget pour une manifestation qui, cette année, s'ouvrira aux « nouveaux supports » (vidéo, performances, environnement, photographie), absence d'une école, d'un groupe qui émergerait du lot, s'imposerait comme repère. Certes. Mais ce qu'il faut reprocher à cette Biennale, selon moi, c'est moins son éclatement, son poudroier, son manque absolu d'unité, son mode de présentation, que le bricolage, l'absence de rigueur, le ronron pesant (et bien pensant), le manque d'âme pour tout dire que la majorité des objets présentés (c'est là) manifestent. Objets auxquels on n'a rien à prêter, dans lesquels on n'a rien à investir. Objets vides et non portions vivantes du visible. Rien ne passe, rien ne vibre, rien ne circule. Nulle bouffée d'air. Jamais la froideur du culturel n'avait atteint ce niveau-là, celui de la schize.

Et le savoir, le savoir-faire, le bien troussé, bien brossé, bien emballé, le retour de la térébenthine, tout cela, qui pointe parfois le nez, ne saurait remplacer le total engagement, la totale descente en soi-même, le total investissement physique et mental de ses moyens — c'est-à-dire la totale inquiétude — qui devrait être de rigueur pour des artistes de moins de trente-cinq ans que l'on propose à un public international. Quelques rares personnalités émergent — ceux que l'on sent *justes* par rapport à eux-mêmes, par rapport à l'espace, par rapport au moment, par rapport à la couleur, par rapport à leur œuvre enfin.